

Lettre sauvage à Umberto Eco



Cher Umberto Eco,

Consentez-moi l'abord direct que vous vous êtes justifié d'employer dans votre échange épistolaire avec Carlo Maria Martini¹. Vous ne souhaitiez pas y paraître au titre d'estimé professeur, ni interpellé cet éminent cardinal comme dignitaire de l'Église. Ce qui m'incite, pour ma part, à ce tour quelque peu familier tient au fait que vous êtes un homme connu, Umberto Eco, connu et reconnu, traduit et encensé, au point qu'en dépit du respect qu'on vous doit, vous êtes ainsi sans façon désigné. En vérité, dans ces lignes, je vais moins vous désigner que vous interpellé, mais c'est la figure connue que je veux invoquer. Vos écrits ont fait d'Umberto Eco une célébrité dans le monde entier. C'est l'auteur estimé et écouté que je viens questionner.

Pour beaucoup, le nom d'Umberto Eco est une référence. Dans votre correspondance avec C. M. Martini, cette référence ne laisse pas voir de visage. Elle se réduit donc à votre nom, posé comme une entité. Ainsi en est-il de celui que nous nommons abusivement notre semblable, semblable

qui ne nous est pas plus semblable qu'il n'est une entité. Ce semblable a un visage qui ne sera jamais le nôtre. C'est un indien ou une fillette, tel indien ou telle fillette, dont l'expression s'impose aussitôt. Le voir comme un semblable détourne de l'angoisse qu'il soit possible d'être homme autrement que nous le sommes. Un visage annonce une appartenance dans la violence de sa présence. Il surprend, convie, rebute. Sa proximité menace ou rassure, requiert ou s'offusque, provoque ou dédaigne. Il est la minute d'une destinée singulière, faite d'ardeurs et de misères, une somme de croyances et de manières.

Les présentes lignes, Umberto Eco, veulent vous dire pourquoi l'absence de votre visage dans votre correspondance avec C. M. Martini en rend la lecture décevante. Derrière vos mots on ne sent pas de présence. Vos paroles ont le mérite d'entraîner sans que s'impose qui les impose. Votre capacité de convaincre vous fait aisément saisir et vous efface derrière vos dires. On se croit en vous lisant à la découverte d'une universelle vérité. On se laisse captiver par ce que vous soutenez. Mais on n'aperçoit personne.

Malgré la force de vos idées, les résonances qu'elles éveillent ne provoquent pas. Vos affirmations n'ont pas les défis d'une simple conversation. Là, quel que soit le propos, le face-à-face éprouve, la moindre parole est un cadeau forcé ou un coup asséné. Chaque mot prononcé incarne une volonté, dénote une visée, oblige à se situer. Le visage est alors, tel un emblème, une bannière déployée ou soigneusement repliée. Même au téléphone, le visage s'impose jusque dans le mutisme qui corrobore, consent, se dérobe, désespère, souffre ou supplie. Un visage est un dessein, c'est sans détour la présence de quelqu'un.

Ce que vous soutenez à C. M. Martini, c'est au lecteur que vous le destinez, sans qu'on vous voie derrière vos idées. La distance par vous installée me fait, en vous écrivant, tomber dans le travers que je veux dénoncer. Ce travers a abusé C. M. Martini, vos lecteurs avec lui. Je parle de ceux qui ont lu votre échange de points de vue. Là, mon grief est lâché : il s'agissait d'un échange de points de vue, celui qui s'est édité sous le beau titre de *In cosa crede chi non crede ?*, si mal traduit en français par *Croire en quoi ?*, qui est un plein contresens. « À quoi croit celui qui ne croit pas » traduirait plus littéralement un titre qui n'a pas dû être choisi par vous. La question en italien a une visée personnalisée. « À quoi croit *celui* qui ne croit pas ? »

centre l'énigme sur tel ou tel homme, sur son visage, en somme. C'est ce point qui retient C. M. Martini, qui en vient à l'énoncer. Ce n'est pas de la métaphysique générale, comme la traduction « Croire en quoi ? » le laisse entendre : à quoi (peut-on donc) croire (de nos jours) ? Question sans visage sur ce qui s'offre comme croyance aujourd'hui. Cependant, l'auteur du titre français a des raisons dans son glissement de sens. Ce qui l'y a incité est sans doute de vous avoir lu, sans doute même traduit, avant de l'adopter. La formulation française, qui s'éloigne franchement du titre italien, est bien plus proche du terrain où vous avez poussé C. M. Martini dans cet échange de points de vue.

Je n'ai rien contre les échanges de points de vue. Ils sont une des activités importantes à laquelle se consacrent les hommes et, au premier chef, les intellectuels, notamment les universitaires qui se font sur ce terrain une guerre souterraine, plus franche qu'elle n'en a l'air. C'est un affrontement permanent qu'entretiennent ces piliers du savoir pour surnager dans un milieu qui en vaut bien d'autres. Seuls ceux qui s'y activent arrivent à se faire distinguer. En ce sens, il y a toujours un universitaire en chacun de nous, serait-il simple balayeur, car chacun doit défendre sa place, le sait et le fait. S'assurer son pain quotidien y oblige, sauf peut-être, mais ce serait à voir de plus près, le malade mental.

L'échange de points de vue semble la quintessence des rapports humains, le plus haut degré de la communication, la condition du progrès et de ce qui cimente la société des hommes. Si on le compare à une querelle d'ivrognes, nous sommes pour la confrontation d'idées. Pourtant, l'ivrogne par son entêtement à vouloir toujours avoir raison affiche sans faux-fuyant sa pleine humanité, au moins jusqu'à ce qu'il sombre dans le coma. Ceux qui échangent des points de vue, loin de cette hébétude, sont loin aussi de sa sincérité. Les Anciens, à l'excellence les Grecs, ont échangé bien des idées sur les échanges d'idées. Entre les praticiens de la rhétorique, de la sophistique et bien d'autres, beaucoup a été dit, sans que le dernier mot ait été en vue. Ceux qui discutent, au sens apparemment le plus noble de l'usage de la parole, choisissent avec soin les arguments qu'ils s'opposent ou se jettent à la figure. Ces arguments, derrière lesquels ils sont tapis, leur offrent l'abri de forteresses impersonnelles. Dire que ces arguments constituent l'objet de la confrontation abuse parce que cela laisse dans l'ombre ceux qui sont en lice dans la confrontation. Même les idées

personnelles peuvent offrir un abri anonyme à ceux qui les expriment. Les débatteurs ne sont plus en question, ce sont de pures notions, des abstractions, des constructions, des convictions. C'est un peu comme si dans un combat de boxe, on dissociait leurs poings des boxeurs, qui ne feraient que les mettre en valeur. La présence de l'humain est travestie dans ces confrontations, qu'il serait plus facile de programmer qu'une authentique querelle d'ivrognes, où le plus irréductible de l'homme qu'est son esprit de contradiction est un moteur d'autant plus apparent qu'il est le seul.

À lire cette correspondance, Umberto Eco, que vous avez eue sur la croyance, je n'ai pas, derrière vos dires, senti votre présence, et je viens vous en faire le reproche. Je choisis de le faire de la façon la plus directe pour susciter de vous la rétorsion la plus directe. Votre réponse, si elle venait à m'être répartie, incarnerait alors votre personne, au prix de vous l'avoir sauvagement extorquée. Je souhaite susciter au moins l'agacement de l'importun qui vous entraîne dans une querelle d'ivrogne. Poussé à le faire par mon esprit de contradiction, j'ai l'espoir de voir votre visage répondre, sur le thème de la croyance, à ma soif de l'apercevoir.

En attendant, je suis en plein dans le défaut que je vous reproche. Je ne fais que vous interpellé sur des idées avec des idées. Or je ne cherche justement pas à vous rencontrer au niveau des idées. Encore moins à propos des vôtres, que je respecte, qui m'impressionnent et que je ne me vois pas en train d'entamer. Vos arguments sont tels que les idées que vous avancez, je les partage quand vous les formulez, mais sans plus vous y rencontrer que si c'était un autre que j'avais écouté.

Qui vous êtes pour moi, Umberto Eco, ne m'est pas plus saisissable que de savoir qui je suis. Ce que je suis dépend du visage devant lequel je suis. Que n'êtes-vous donc devant moi, même silencieux, comme vous pourriez l'être dans un compartiment de chemin de fer ou dans un de ces *vaporettos* vénitiens, niveleurs de couches sociales. Je vous verrais lire ou rêvasser, m'observer ou m'ignorer. Ce pourrait être au croisement de deux rues, romaines ou parisiennes, où nous poursuivrions chacun notre chemin. Là, comme ailleurs, à nous voir, nous saurions aussitôt qui nous serions. Nous le saurions à l'instant et pour l'instant. À peine l'aurais-je entrevu que votre

visage ferait de moi un objet. Il m'exhiberait des intentions plus ou moins claires ou l'indifférence la plus totale. Le message qu'il me délivrerait, je l'aurais guetté ou dédaigné, espéré ou redouté, tout autant imaginé. Votre individualité ne serait pas une éventualité, elle serait une réalité. Vous n'auriez pas montré plus de sincérité que sur le papier, mais je vous aurais discerné. Ce problème de l'estimation ou de l'impression, vous y excelleriez, mais il nous tiendrait éloignés de nos visages, occasion de rencontre ou de moins que rien !

J'en viens, maintenant, à ce dont vous semblez débattre dans cette correspondance publique avec C. M. Martini. La Rédaction de la revue *Liberal* vous a commandé cet échange épistolaire sur la croyance. C'est là une excuse qui vous innocente peu de tout ce que je vais vous imputer. À ce cardinal, que vous interpellez aussi directement que je le fais avec vous, mais de façon plus châtiée, vous exposez ce que vous pensez pour en entendre ce qu'il en pense. Vous avez l'assurance de celui qui sait de quoi il parle. Mais, à aucun moment vous n'entrez de convaincre votre interlocuteur de votre existence d'être pensant et désirant, ni à l'occasion, souffrant. En ouvrant le débat de façon rationnelle, vous enchaînez votre interlocuteur. C'est la raison pour laquelle je vous interpelle et vous incrimine, non lui. Dès lors, de façon courtoise, vous vous employez chacun à être respectueux de vos disparités, même avec des pensées auxquelles l'autre reste étranger, et vous semblez déconcerté qu'il ne puisse partager celles que vous adoptez. Si vous n'étiez pas pris dans la rationalité, vous vous laisseriez plus librement parler. Ainsi la psychanalyse tente-t-elle de ne pas restreindre le cheminement des idées à leur rationalité. Sa singularité est de ne pas soupeser le sens des pensées, mais de dépister à quoi leur survenue est destinée. Pour ce qui est des opinions et *a fortiori* des croyances, n'est-il pas arbitraire de se limiter à les confronter, en excluant la fonction qu'implique leur adoption ?

Cher Umberto Eco, cet échange épistolaire avec C. M. Martini est récent, et les idées que vous soutenez tirent leur force d'avoir, avec les années, acquis leur maturité. C'est cette faculté qui vous donne l'autorité qu'aujourd'hui vous avez, au point que d'innombrables lecteurs sont entraînés vers des modes de pensée par vous certifiés. Oublions que voir les choses d'une autre manière ait pu vous animer hier ou avant-hier, sous une forme passagère. C'est là le chemin nécessaire pour des idées qui se

repèrent. Il reste que vous ne prenez pas la liberté devant C. M. Martini, ni devant vos lecteurs, d'aborder ce qui vous lie à vos façons de penser. Celles-ci vous satisfont par la conviction qu'elles vous inspirent, il vous suffit de les décrire pour pouvoir les offrir. C. M. Martini ne fait pas autre chose. Que vos propos soient judicieux, cela suffit à vos yeux. À emporter votre adhésion, ils apportent la conviction.

Sachez-moi gré de ne pas m'appesantir sur la référence que vous faites à votre enfance pour expliquer votre « religiosité laïque ». Cette allusion révèle que ce qui fait surgir vos idées n'est pas loin de votre pensée. Mais, cela à peine mentionné, vous évaluez la destinée des « universaux sémantiques » ou de « la station verticale de l'homme », bref vous retournez à une supposée rationalité de la croyance, lui faisant l'honneur de celle du savoir.

Il faut reconnaître que votre talent répond à ce que nous souhaitons croire de notre réalité. Nous nous identifions à l'ensemble d'opinions et d'options que nous aurions. Ainsi, je ne serais pas méchant si je n'ai pas de pensées méchantes. Ce trompe-l'œil permanent arrime nos croyances et nous assure une bonne conscience. Ce qui est inconscient trouve là sa raison d'exister. Ces préjugés nous empêchent de reconnaître la validité d'autres croyances et tiennent à distance nos soi-disant semblables. Nous tentons de convaincre l'autre de nos opinions sans chercher à comprendre ses convictions. Nous faisons comme si l'univers ne pouvait exister en dehors de la réalité que nous lui attribuons. Nous défendons nos conceptions, sans y voir notre soumission. Pour dissimuler la partialité de nos pensées, on brandit leur rationalité.

Pourquoi avoir des convictions, sinon pour affirmer ce que nous serions ? Les idées nous offrent une identité réduite à des clichés. Ces clichés forment un ensemble de masques, tels ceux du carnaval qui proposent, au-delà d'un anonymat permissif, une apparence appropriée. Il y a ainsi nombre de nos contemporains qui parfois choisissent le masque d'Umberto Eco et le citent. Mais le visage d'Umberto Eco ne peut porter le masque d'Umberto Eco. Pas plus qu'aucun d'entre nous, vous n'êtes un masque. Le masque d'Umberto Eco n'est pas son visage, parce qu'il se présente derrière mille autres masques, et il le fait souvent à merveille pour notre plus grand plaisir. Ce qu'il offre comme apparence le fait exister aux yeux de ceux qui croient vous rencontrer derrière cet extraordinaire

kaléidoscope. Comme chacun, vous êtes amené à renvoyer le choix de vos façons de voir à des penseurs professionnels, dont vous êtes, comme si certains hommes valaient plus que d'autres, parce qu'ils penseraient mieux. C'est Aristote, Pascal, Goethe, toute une clique au service de notre apparence. Ce n'est pas tant Socrate, Lao Tseu ou Moon qui importent que le recours qu'ils offrent d'une figure certifiée qui ne laisse pas transparâître de visage.

La pensée se porte mieux d'être signée. Elle acquiert du poids, le poids que donne à toute parole, un auteur de poids. Il faut que nos certitudes aient un fondement fondé. Leur poids n'est qu'une étiquette à durée assez variée, qui révèle la fragilité du savoir et sa versatilité. Ce que la pensée se croit en droit d'affirmer ne révèle qu'une croyance ingénue en une évanescence justesse. Pour le temps de son temps. Le mesmérisme est aujourd'hui dépassé, le lacanisme pas encore. Freud résiste mieux que d'autres. Le temps de l'Inquisition semble révolu, celui de la raison d'État demeure. Allons, ce matin, où en suis-je de ce que je crois croire ? Il faut que ma sincérité préside au surgissement de ce que j'affirme. A-t-elle d'autre sens que celui de sceller la solidité de ce qui m'arrime à mon époque et à ce qui me rassure ? Combien rares sont les penseurs qui ont su penser en dehors de leur temps, de leur milieu ou de leur pays. Vous nous rassurez, Umberto Eco, en nous montrant des pensées bien arrimées. Du coup, nous pouvons nous y arrimer avec abandon et bonheur. Ce n'est pas qu'à tout moment nous dussions justifier de nos certitudes, mais nous devons pouvoir le faire. C'est ce qui donne à nos convictions leur vertu rassurante et l'étonnant pouvoir de nous dispenser d'y réfléchir.

Pour en revenir à vous, Umberto Eco, comment, dans ce passionnant sujet d'échange avec C. M. Martini, après des dizaines de pages portant sur le sujet de savoir à quoi croit celui qui ne croit pas, n'abordez-vous pas ce qui vous a amené à croire en ce que votre rencontre avec le monde vous a appris à croire ? Pourquoi, à part une brève note biographique liminaire, limitée à quelques repères factuels, et une unique référence à votre enfance, n'en êtes-vous pas venu à laisser au moins deviner ce qui vous a lié à ce que vous croyez ? Pourquoi votre dialogue avec C. M. Martini laisse-t-il penser vos lecteurs que ce qui vous fait adopter des croyances différentes l'un de l'autre puisse être vos jugements respectifs ? Pourquoi ne pas vous être référé à tel ou tel événement de votre histoire pour expliquer ce qui vous y astreint ?

Que l'événement ait pu être imaginaire et l'histoire subjective n'aurait pas empêché que soit ouverte une rubrique que non seulement vous vous êtes employé à éviter, mais même à cimenter. Ceux qui ont été élevés ailleurs, ou autrement, en sont-ils moins intelligents ou moins rationnels à avoir d'autres croyances ?

Pourquoi, Monsieur Umberto Eco (là, c'est votre visage que je provoque, d'où le « Monsieur ») laisser croire à un tel moyen âge de la pensée qui sépare le penseur de ce qu'il pense. Vous savez comme moi que ce qui sépare les Palestiniens des Israéliens, après les Chrétiens des Infidèles, pour ne citer qu'eux, ce n'est pas ce qu'ils « pensent », mais ce qu'ils « sont ». C'est le même discours sur le droit d'exister, sur le Dieu qui par bonheur est du bon côté. Les deux camps ont des fondements semblables à ceci près qu'ils s'opposent. Dans ce dont vous débattiez avec C. M. Martini, de cela il n'est pas question. Ce n'est pas même sous-entendu. Pire, c'est activement exclu par cette apparence de simplicité avec laquelle vous vous interpellez. Ne pas mentionner vos titres semble, au-delà de la modestie, un renoncement à l'autorité que ces titres vous attribueraient, ce que je crois volontiers. Malheureusement, avec les titres qui vous qualifient, vos appartenances disparaissent : l'Université pour vous, l'Église pour C. M. Martini. Vous avouerez que, sur le sujet de la croyance, éviter d'annoncer vos camps détourne des effets de ces engagements sur ce qui constitue vos discours respectifs. L'argument peut se retourner et vos appartenances pourraient n'être que la résultante de vos croyances. Mais devenir mathématicien parce qu'on aime les mathématiques n'explique pas pourquoi on les aime, même si on « croit » que c'est pour leur beauté, leur pureté, leur universelle vérité... Ce n'est pas que vos titres expliqueraient vos croyances, mais ils laisseraient apercevoir que ce que vous êtes a dans vos jugements autant d'importance que ce que vous pensez.

Je dois vous rendre cette justice de reconnaître que cet échange épistolaire vous a été commandé et que vous avez dû jouer le jeu d'une confrontation de points de vue. Mais, sur un sujet aussi personnel et subjectif que la croyance, ne vous êtes-vous pas laissé prendre au piège de l'impersonnalité et de l'objectivité apparente des idées qui la soutiennent, aux dépens de l'asservissement qui la promet ? C'est pourquoi je n'ai pas perçu chez vous une opposition contre votre interlocuteur, et pas plus chez lui contre vous. J'ai seulement constaté qu'à travers des croyances différentes vous énoncez

des modalités de penser semblables. Et c'est à ces modalités semblables que vous conférez chacun le pouvoir de convaincre l'autre de certitudes différentes. Pourquoi vous a-t-on donc mis en lice ? Ceux qui vous ont choisi pouvaient attendre autre chose qu'un étalage de la vertu d'armes parfaitement fourbies et pouvaient espérer vous voir en découdre avec passion et non avec une apparente raison ?

Lors du dernier concile, on débattait ferme pour ou contre la contraception. Un des adversaires les plus acharnés et virulents contre cette pratique était, comme C. M. Martini, un estimé cardinal. À l'époque, il était fort âgé. Il se nommait Ottaviani, si ma mémoire ne me trompe pas. Interrogé, un jour, en public sur la violence irréductible de son opposition et sur ce qui pouvait bien la susciter, cet homme vénérable eut une réponse sublime qui laissait sans réplique. Il eut la franchise de ne pas invoquer un supposé « droit à la vie », ni de se référer aux raisons invoquées par la Très Sainte Église dont il était un éminent clerc. « Dans ma famille, eut-il la grande simplicité de dire, par le rang de ma naissance, je suis le dixième. Avec la contraception, je ne serais pas là (sous-entendant, voyez la perte pour l'Église !) ». Là, pas de débat d'idées, claires ou confuses, mais un argument personnel et une raison de choix à un choix, sous un mode irréfutable. Cet homme en montrant son visage montrait ce qui le liait à ce en quoi il croyait.

Malgré tous les procès d'intention qu'on peut faire aux hommes politiques, et justement dans les critiques qu'on leur oppose, ces personnages présentent souvent, malgré eux, un visage authentique derrière des discours stéréotypés. Les intentions qui les animent restent certes cachées derrière des programmes, mais leur promotion personnelle y est toujours incluse. On sent, parfois, qu'au service de leur cause et d'eux-mêmes, ils pourraient changer de parti, certains le font d'ailleurs, et plus facilement que vous ou moi ne changerions les programmes, c'est-à-dire les idées, auxquelles nous croyons nous identifier.

Nous sommes tous prisonniers des idées qui nous viennent tout autant qu'elles nous soutiennent. Depuis que la pratique des tournois a disparu et s'est remplacée par les débats d'idées, comment s'imposer autrement et déjà à ses propres yeux. Ce qui me dérange, et qui m'incite à vous interpellier un peu sauvagement, je vous le dis pour en finir, c'est que quelqu'un de votre carrure, à qui j'attribue du recul dans la saisie du monde

et des idées, que quelqu'un comme vous se soit prêté à ce leurre sur la nature de ce qui fait croire ou ne pas croire, donc de ce qui vous sépare de C. M. Martini. Comment pouvez-vous laisser penser que si vous avez l'un et l'autre les idées que vous soutenez, c'est à cause de la valeur de ces idées ? Comment pouvez-vous taire que vos idées vous tiennent plutôt que vous ne les tenez ? Comment pouvez-vous laisser entendre que si l'on croit ou non en Dieu, ce puisse être en vertu de tel ou tel raisonnement ? Que vous argumentiez à la perfection vos croyances est plus trompeur que de se montrer fier de ses ancêtres, fierté qui, elle aussi, arrive après coup. La belle affaire ! Cela veut donner de l'esprit humain une image de liberté, si ce n'est d'auto-engendrement permanent de ce qu'il ne fait que subir. C'est là le procès que je vous fais à vous parmi d'autres, mais plus qu'à d'autres à cause du respect que j'ai pour la figure qui cache votre visage. Votre érudition rare vous a permis de faire apercevoir à l'excellence combien la pensée est avant tout un effet d'appartenance à une époque, à un milieu, à des circonstances. Que l'ensemble soit toujours plus ou moins imaginaire, voire sérieusement remanié, ne change rien au fait que chaque esprit en subit les effets plutôt qu'il ne les régit. Malgré vous, vous êtes marqué par les années 40, comme je le suis par les années 20. Aucun humain ne peut échapper à ce qui le constitue, mais cela n'exige pas qu'il se perçoive le libre gérant de ses vérités. Pourquoi dans un texte sur la croyance, justement, n'avancez-vous que des arguments logiques et raisonnables ? Pourquoi ne reconnaissez-vous pas l'existence d'une emprise sur vos croyances ou vos incroyances, ce qui revient au même, emprise qui laisserait apercevoir votre visage ? Au lieu de raisons certifiées on y verrait autant la peur que l'espérance, autant le plaisir que la souffrance, autant la force que l'impuissance. Quel est donc le message que vous avez voulu faire passer à ceux qui vous écoutent, sinon de les détourner de l'humiliant constat que si ce que nous croyons obtient (par chance !) notre accord, ce n'est pas par un choix plus libre que celui de nos géniteurs. Aujourd'hui que la psychanalyse a montré à l'évidence ce qu'il y a de répétitif dans le quotidien de chacun, comment ignorer le poids de notre passé sur notre présent ? Le procès que je vous fais est de donner le sentiment qu'on serait le maître à bord quand on se réfère à des idées bien choisies et pour cela élues. Remercions nos grands auteurs de nous offrir après coup le poids de leur caution.

Nombre d'entre nous ont eu l'occasion dans leur enfance d'avoir la liberté de conduire à leur guise, tribord ou babord, le petit navire qui circule sur les rivières enchantées des Luna-parcs. On croit piloter avec un gouvernail qui tourne à vide un bateau qui suit un miniparcours poussé par un minicourant entre des minirives. Quand le naïf enfant que nous étions avait mis la barre à droite, et que le bateau virait quand même à gauche, il fallait la tourner du bon côté pour affirmer son pouvoir. Semblant nous guider vers où nous allons, nos croyances nous trompent ainsi sur leur vérité. Pourquoi leur asservissement fait-il défaut dans votre échange avec C. M. Martini ?

Voilà les questions que je vous pose, en gage de respect envers ce que vous pensez, qui là n'est pas en cause. Aujourd'hui que le racisme n'a apparemment plus la majorité pour lui, aujourd'hui que le respect de l'autre s'est un peu répandu, on peut affirmer que tous les hommes se valent. Là où le bât blesse, c'est qu'affirmer qu'ils se valent n'affirme pas que leurs idées se valent. Opposer des croyances, c'est confronter des destinées. C'est pourquoi l'autre n'est pas notre semblable. Qu'il ne le soit pas, ni ne soit tenu de l'être, est la croyance que je vous propose.

J.-C. LAVIE



NOTES

1. L'auteur fait référence à l'échange épistolaire entre Umberto Eco et le cardinal Carlo Maria Martini, tenu dans les pages de la revue italienne *Liberal* et publié en français sous le titre *Croire en quoi ?*, Paris, Éditions Rivages, 1997. (Note de l'éditeur.)

